Michel Septfontaine

Les Raisons de la Discorde



Chronique d'un marginal

Récit



Du même auteur :

L'Impasse, Éditions Thélès, Paris 2007 ; Éditions Sisyphes, 2010

La Scierie – Le forestier de la Cathédrale, Éditions Thélès, Paris 2008

Le Soleil Pourpre – Chronique d'un marginal, Éditions Sisyphes, 2010

La Loge, Éditions Sisyphes, 2011

L'Imposture, Éditions Sisyphes, 2012

Profil de Mort – Dans la maison vide, Éditions L'Harmattan/Amarante, 2013

Commentaire de « *L'Illustré* », Genève, 07.10.2013 :

Blaise Calame : « *… sa description fait mouche. On accroche, captivé et ravi de retrouver chez un auteur suisse le souffle d'un écrivain installé comme le Chilien Luis Sepulveda, un maître de la description.* »

Erreur Fatale – Chronique d'une bavure ordinaire, Éditions Sisyphes, 2015

Avertissement

Dans ce roman, toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé serait une pure coïncidence. Par contre, la plupart des événements historiques majeurs évoqués en Europe et en Afrique du Nord sont bien réels et présentés dans leur cadre chronologique, à la fin du XXe siècle. Toutefois, l'auteur a pris une certaine liberté, reflétant sa sensibilité, quant à leur interprétation ; une vision subjective est inévitable, par définition, dans une œuvre de fiction.

À la mémoire de Jean Hougron, romancier français, qui m'a donné le goût de l'aventure et de la réflexion.

Comment se fait-il que la science demeure incapable…,
non seulement de contrôler, mais de concevoir
son pouvoir de manipulation et sa manipulation
par les pouvoirs ?

Edgar MORIN

Presque toujours les pronostics sur
la croissance de la consommation ont été établis par
les milieux producteurs d'énergie, pour lesquels
l'énergie est essentiellement une marchandise
dont il s'agit de tirer profit

Jean ROSSEL

« La musique qui marche au pas,
Cela ne me regarde pas… »

Georges Brassens

*Mais ce que les hommes ont fait de la terre promise…
il y a de quoi faire rougir les dieux. L'enfant qui brise
un jouet n'est pas plus bête, ni l'animal qui saccage
le pâtis où il doit trouver nourriture, trouble la source
où il va boire, ou l'oiseau qui souille son nid.
Ô triste abord des villes ! laideur, désharmonie,
puanteur… Avec un peu d'entente et d'amour,
je songe aux jardins que vous pouviez être, ceintures
des cités, protection de tout ce que
la végétation proposait de plus luxuriant et de plus
tendre…*

André Gide
« Les Nourritures terrestres »

« Quand la réalité déçoit, on se barricade dans l'irréel. On revendique ce qu'on appelle ses droits à l'existence »

C. F. Ramuz « Raison d'Être »

I
Montanieux, avril 1986

Les deux premiers jours

Extraits du deuxième cahier noir

J'aurais aimé trouver un titre plus ronflant, comme dans les romans, à ce long texte qui couvre les événements tragiques que je relate ci-dessous. J'insiste cependant sur l'importance des lignes ajoutées pendant ces trois jours sur les dernières pages encore vierges de ce journal, les dernières de cet épais cahier à couverture noire, qui sent un peu le moisi. Mais j'ai renoncé à trouver le titre en question pour un journal qui, par définition, ne recherche pas le sensationnel : le roman, je l'ai déjà écrit ; une copie du manuscrit est dans le tiroir de ma commode ; j'ai trouvé un titre pour lui, mais j'en parlerai plus bas… Quant aux faits, ils parlent d'eux-mêmes. Mon but n'est pas d'essayer de dramatiser une situation déjà suffisamment compliquée. Je veux tenter de m'en tenir aux simples péripéties, même si parfois je porte un jugement très personnel sur les choses et les gens. Ces lignes écrites à la

main, d'une écriture hésitante de malvoyant, serviront aussi d'introduction à ce qui va suivre, en forme de bilan, celui de toutes ces années d'errance en quête d'une « vérité ». En réalité, à la recherche de moi-même à travers mes doutes et mes hésitations, pour tenter de justifier mes choix et les motivations de mes engagements pour des causes qui ne me concernent plus, et que je considère comme perdues. Une introduction à une succession d'événements, de situations, que j'ai longtemps cru pouvoir maîtriser, contrôler, comme le fait un capitaine qui dirige son vaisseau en direction d'une côte proche, à travers les dangereux écueils noirs qui frangent la surface des flots. Mais les circonstances qui ont jalonné mon existence chaotique ont été plus fortes que ma volonté. En 68, on entendait parler de liberté, on criait le mot dans les rues ; un mot fort mais dangereux, porteur d'illusions, sans grandes significations…

Cependant, les succès et les échecs de mon parcours de vie me sont devenus chers, maintenant que je traverse ces interminables journées vides, au ralenti. À cause de mon état, bien sûr ; je suis très diminué depuis l'attentat et je ne récupère ma vue que lentement, grâce aux soins attentifs du docteur Gaillard.

Ce passé, c'est ma personnalité, une construction (c'est le terme consacré) au jour le jour, un peu incohérente que j'ai parfois de la peine à cerner. Je nage en pleine incertitude et je dois me rattacher à ces lambeaux d'existence, des images fugitives, qui ont façonné mon caractère et qui m'ont amené à prendre la décision qui va me libérer de ce sentiment d'injustice et d'impuissance en face d'un adversaire dénué de toute humanité.

Je suis maintenant un homme sans avenir ; je le dis avec

une certaine amertume, moi qui aimais vivre à cent à l'heure, qui rêvais de mordre sans mesure dans le grand gâteau de l'existence. J'ai toujours voulu éviter de rentrer dans le moule du conformisme, et je me suis battu comme un lion pour tenter de sortir de la masse qui vous aspire par le bas et vous rejette comme un déchet. Cette masse, modelée à son insu, lentement, à travers les médias, par des vendeurs de rêves, les publicitaires et les maquignons mes ennemis : des gens sans scrupules souvent à la limite de la légalité.

On m'avait défini comme inclassable ; je crois que l'idée était venue de mon père ou de ma sœur Madeleine ou des deux, je ne sais plus très bien. Ils avaient raison. Malgré mes positions parfois un peu extrêmes sur l'état de notre société et sur les gens en général, c'est-à-dire ceux qui acceptent de jouer le jeu, je n'ai jamais pu m'engager complètement et j'ai toujours refusé les étiquettes. Certains militants, mes anciens amis, se donnaient à fond, sans arrière-pensée, avec quelquefois une vision plutôt étroite du monde. Moi, j'étais un peu le dilettante du groupe, je les regardais comme des bêtes curieuses s'agiter autour d'un projet d'action concrète pour freiner le délire de consommation de nos contemporains. Dans les années 60, nos concitoyens commençaient à confondre désir d'exister et accession à la propriété de tout et n'importe quoi : il fallait posséder, d'autant plus que ces années glorieuses promettaient des lendemains qui chantent. C'était du moins le langage des marchands, des hommes d'affaires et des politiciens, relayé par le matraquage de l'information à travers les médias.

Nous, on cherchait à faire comprendre à nos contemporains qu'ils faisaient (une fois de plus) fausse route. On voyait déjà les limites de la croissance, il fallait

penser un autre modèle pour l'avenir, à cause des problèmes d'environnement, du bien-être à l'échelle planétaire. J'appartenais à une espèce un peu à part, celle des visionnaires, du moins nos adversaires le prétendaient. Mais à travers notre action, je cherchais surtout l'aventure ; je voulais traîner mes bottes hors des chemins balisés, au mieux servir de guide bénévole pour mes semblables, ces brebis égarées. Je me prenais pour un saint-bernard ou un chien d'aveugle. D'ailleurs j'ai failli en acheter un dernièrement ! Mais pour moi maintenant, pour m'accompagner dans mes déplacements, à cause de mon handicap. Irys avait haussé les épaules, tout en me faisant remarquer, avec une moue un peu méprisante :

« Mon pauvre Julien, ce n'est pas le moment. On est près du but, il faut que tu retrouves ton esprit combatif malgré tes facultés diminuées. Ce n'est pas un chien ou une béquille qu'il te faut, mais retrouver cette rage au cœur, cette détermination qui t'a permis de surmonter déjà de nombreux obstacles. Les autres ne te feront pas de cadeau ; seulement n'oublie pas que ta grande force, c'est justement ton état : ils pensent que tu es devenu inoffensif, mis hors circuit. On m'a rapporté une conversation de Bourdieux à Paris. Il te croit définitivement hors d'état de nuire à la suite de tes blessures. Il ne lit même pas les journaux, il est trop sûr de lui ; il ironise sur ton sort : ce sont des gens comme Bourdieux qui font le monde maintenant, pas l'inverse. Il se croit intouchable.

– Je sais, je le connais, c'est un salaud. Laisse-moi un peu de temps. Je trouverai la force d'aller jusqu'au bout. Mais j'ai encore besoin de repos ; le village baigne dans le printemps depuis ces derniers jours et je veux jouir de ces rares instants de sérénité…

– N’attends pas trop, je risque de perdre mes contacts à Paris. La réunion est pour bientôt et le commissaire Lauzier se doute de quelque chose.

– Oui, laisse-moi réfléchir ; c’est encore un peu confus dans ma tête… »

Dans le temps, toute cette histoire aurait eu le goût de l’aventure. Un mot chimérique qui déplace les foules et fait rêver les adolescents. C’est même devenu un argument de vente pour racoler des clients naïfs, désorientés et catapultés à l’autre bout du monde. Une aventure sécurisée, bien sûr, au kilomètre. Pour faire tourner le système. Moi, dans mes voyages, je l’ai testée l’aventure, la vraie, et je n’ai retrouvé que les gestes du quotidien, des situations très ordinaires en somme. À part quelques moments fugaces de réel bonheur, des montées d’adrénaline qui vous envoient au septième ciel ! Mais, à ces altitudes-là, il est rare que le commun des mortels puisse y accéder. Dans un groupe, les émotions se diluent, perdent de leur intensité. Mais on y gagne en confort et en sécurité : la majorité des gens paient pour cela. Il est vrai que ma solitude actuelle m’a rendu un peu amer ; heureusement il y a Irys, ma compagne, qui a décidé de prendre les choses en main, depuis l’agression. Elle a tout préparé, avec une minutie très féminine. Elle ne supporte pas l’injustice et les problèmes laissés en suspens ; Irys, elle aime mettre de l’ordre : c’est son côté un peu rétro. À Lausanne, elle faisait marcher sa troupe de théâtre à la baguette, malgré une certaine désinvolture ; j’ai même vu de jeunes comédiennes pleurer devant-elle. Surtout quand elle montrait ce masque dur qui m’effrayait et qui dévoilait ses origines asiatiques. Personne ne résistait devant ses

yeux d'un noir profond, dessinant deux fentes cruelles sur son visage poudré. Pourtant, je la trouvais belle dans ses moments d'emportement. Belle mais lointaine.

Dehors, j'entends le voisin qui coupe son bois en poussant des « *hans* » accompagnés de jurons variés, pour se donner du courage. Il n'aime pas trop travailler, même pour lui. Il est un peu flemmard, Joseph, il attend sa retraite pour l'année prochaine. Il est cheminot et descend le matin tôt pour rejoindre son poste à Culoz. Ils vont réduire le personnel, à cause du TGV mais il s'en fout, il ne se sent plus concerné. Avec la Marie, ils vont bientôt se retrouver désœuvrés, ils auront tout le temps de s'engueuler : elle de lui envoyer à la figure ses projets de jeune fille, jamais réalisés : une boutique de mercerie dans la capitale, pleine de clientes avec de bonnes manières, des dames bien habillées, bavardant comme des perruches autour d'une pièce de tissu ; lui de la remettre en place, d'une voix mordante, sans ménagements, en la renvoyant dans sa cuisine. Elle est douée pour la couture, la Marie Pittier, mais Joseph lui a mis la main dessus, il y a une quarantaine d'années. À l'époque une jolie Parisienne à la longue tignasse blonde en vacances à Bellay, pour profiter du bon air du Jura. Elle n'était pas repartie. Son destin médiocre devait se jouer dans cette région du Bugey. Depuis, elle s'est coupé les cheveux !

À travers ma fenêtre ouverte, j'entends la voix de Joseph qui m'appelle. Il a posé sa hache et le son de sa voix n'est pas habituel : il me paraît anxieux, un rien nerveux, lui qui, d'habitude, a toujours une plaisanterie à la bouche. J'ai posé le cahier sur mon bureau, à côté du manuscrit taché de mon roman, et je me dirige à tâtons dans la

pénombre de la pièce, en direction de la fenêtre. Je ne supporte plus l'éclat du soleil et à cette heure matinale la chambre est encore plongée dans l'ombre. Je sors ma tête dans l'air frais de cette belle matinée, les derniers jours d'avril nous ont apporté le retour précoce des hirondelles qui font des rondes dans la cour en piaillant de bonheur. Un petit air de printemps précoce. En dessous de moi, je vois, comme à travers un voile brumeux, la silhouette de Pittier qui me fait un geste amical du bras, un peu fébrile il me semble. Il tient sa casquette de velours à la main et il a posé sa hache contre le billot.

« Oh ! Julien… ? La Marie vient d'appeler, elle est devant le poste. Il y a une émission spéciale. Un flash comme y disent. J'crois qu'c'est du sérieux, tu devrais venir écouter, ça te concerne. Y parlent de catastrophe, quelque part en Pologne. À Chernenboul, un bled pas possible ; c'est plein de monde, là-bas, des asiatiques…

– J'arrive, mais de toute façon je ne vais rien y voir sur ton écran, mon pauvre Joseph ! C'est bien pour ça que j'ai pas de poste à la maison.

– J't'expliquerai les images, et puis y a le son… Écoute, on entend depuis la cour, le type qui parle a l'air affolé : y gueule dans son micro… »

Pour moi, le petit écran c'est du passé ; j'ai fait une croix dessus. Le docteur Gaillard m'a même déconseillé d'acheter une télévision et Irys trouve que les programmes sont trop mauvais, axés sur la propagande et le divertissement imbécile. Elle préfère lire : la lecture c'est sa passion, surtout depuis qu'elle est venue me rejoindre dans ce trou perdu. Au début, on a quand même essayé, avec un vieux poste en noir et blanc. Mais je ne distinguais que de

vagues silhouettes, des sortes d'ectoplasmes qui se déplaçaient furtivement d'un bout de l'écran à l'autre. Alors j'ai renoncé ; j'écoute maintenant les nouvelles à la radio.

Pour faire plaisir à Joseph, je descends le vieil escalier de bois qui mène à la salle du bas. Je ne réalise pas encore l'importance du moment, le drame qui se joue en Russie. La porte vitrée s'ouvre sur une petite cour. Joseph me prends le bras en guidant mes pas en direction de sa ferme. Par la porte entrouverte, j'entends des éclats de voix. Je reconnais celle de Gustave, le boucher, qui commente déjà les événements, d'une voix haut perchée. Son fourgon Citroën est parqué au bord de la route, contre le vieux mur couvert de lierre, une ancienne écurie à vaches qui ne renferme plus que quelques moutons. Je les entends remuer, ils sont nerveux, eux aussi…

La Marie me sert fortement la main droite et m'embrasse furtivement sur la joue. Au fond de la pièce, le poste de télé hurle, on ne s'entend plus, et je demande le silence en levant ma canne. J'entends maintenant le *speaker*, et je commence enfin à comprendre l'ampleur de la catastrophe qui nous menace : un des quatre réacteurs de la centrale nucléaire de Tchernobyl, en Ukraine, vient d'exploser suite à un incendie. On n'en connaît pas encore les causes. Là-bas, c'est la confusion la plus totale. Joseph, d'une voix blanche, commente l'image. Il connaît les dangers du nucléaire, on en a souvent causé à l'apéro, devant une bouteille de vin de Seyssel. À cause de Malville, bien sûr, un projet démentiel redouté par tous les habitants de la région. J'en parle plus bas dans mon journal.

« Regardez : des vues aériennes, le site est dévasté, on n'a jamais vu ça ! On s'croirait en guerre. C'est un champ

de ruines et y a des types en bottes et en chemise, avec des pelles, un mouchoir sur la bouche… Quelle folie ! Ils tentent d'éteindre les dernières flammes. Ils n'ont aucune protection ; pourtant c'est dangereux, ce machin-là. Y paraît qu'y a des tonnes de matière radioactive… y veulent faire intervenir l'armée !

À côté de lui, Gustave frappe du poing sur la table recouverte d'une vieille toile cirée. La tension monte dans la petite cuisine au plafond bas, qui sent encore l'odeur du café, mélangée à celle persistante de l'urine des chats. Il y en a deux, blottis sur un fauteuil, peu concernés, dérangés par tout le tapage autour du poste qui continue à distiller des nouvelles au compte-gouttes, sur un fond sonore d'engins de chantier. Gustave se tourne soudain vers moi, je vois le halo de son visage clair, surmonté d'une courte tignasse rousse. Il me prend à témoin :

« Vous aviez raison, m'sieur Julien ; ça devait arriver un jour ou l'autre, personne ne maîtrise complètement ces fichues centrales. Malgré tous les discours des ingénieurs d'EDF et des politiciens. C'est encore nous les couillons… Enfin surtout les gens de là-bas ! Y vont tomber malades, c'est sûr…

– C'est plus grave que ça ; j'ai pris la météo ce matin à Europe 1. Ils annoncent une situation anticyclonique sur toute l'Europe pour plusieurs jours. La bise va se lever, le vent vient de cette région, de l'est justement, et la télé parle à l'instant d'un nuage radioactif qui nous menace ; écoutez, c'est le bouquet ! Il sera sur nous en fin de semaine. Eh bien ! Les pays d'Europe occidentale ont du souci à se faire ! Il faudra suivre attentivement les nouvelles ces prochains jours… »

Joseph lui, ne dit plus rien ; il regarde, bouche bée les

images de désolation qui défilent sur l'écran cathodique. En temps normal, il est plutôt positif au sujet de l'approvisionnement du pays en énergie. Surtout que les autorités parlent du retour d'une période de pénurie de pétrole, cet or noir qui est à la base même de notre société, aussi vital que le sang qui coule dans nos veines. Alors pourquoi pas le nucléaire ? Des voitures électriques circulent déjà dans certaines villes de France. Il était pragmatique, Joseph, et avant il raisonnait comme monsieur tout le monde. Mais aujourd'hui, je sens que le doute commence à le ronger, je le devine à sa manière de tourner nerveusement dans la pièce, en traînant les pieds ; il a remis sa casquette sur son front dégarni, comme pour se protéger de quelque chose. La Marie ne dit rien non plus ; elle reste les bras ballants, le dos appuyé contre la cuisinière éteinte. Comme beaucoup, elle ne comprend pas très bien la portée de la catastrophe, sa signification pour l'avenir de l'Europe et son incidence sur les choix énergétiques du futur et sur nos comportements de consommateurs. Ce n'est que le premier jour, le pire est à venir pour les gens de Biélorussie, et peut-être pour nous… Joseph la prend par le coude, un peu machinalement, en murmurant :

« Ce n'est pas pour toi, la Marie, ne t'inquiète pas. Y vont faire quelque chose, nous on n'y peut rien. Ils ont des ingénieurs, et puis leur nuage n'est pas encore chez nous, faut du temps, c'est loin la Russie. Va t'occuper des moutons, c'est l'heure de les sortir. Rien n'a changé, on va vivre comme avant… »

Il a tort, le Joseph. J'ai pensé que, depuis cette matinée fatale, les responsables politiques allaient être enfin obligés

de se poser les bonnes questions sur l'avenir de l'humanité. Quant aux citoyens, ils devraient apprendre désormais à revoir leur comportement dans la vie quotidienne ; à être un peu plus curieux sur l'origine de l'énergie qu'ils consomment et sur nos réels besoins. Les gens n'en avaient pas encore conscience, mais dès ce 26 avril, beaucoup de choses allaient être remises en cause.

Cependant, il y avait les profiteurs, les spéculateurs et autres requins, comme Bourdieux, qui chercheraient à tirer leur épingle du jeu. Dans ma profession, je les connaissais bien : ils étaient prêts à nous envoyer dans le mur. Pendant mes études d'architecture, à Genève, j'en ai approché quelques-uns, pleins de morgue et de suffisance. Ils tenaient le monde dans leur main. C'est eux qui nous promettaient du travail, mais à leurs conditions. Alors ils étaient prêts à payer le prix fort. En ce temps-là, on construisait n'importe quoi dans les quartiers périphériques de Genève et même en ville. Des immeubles d'une laideur choquante, comme le bâtiment de l'Université en face du parc des Bastions, ou des établissements bancaires, des verrues au milieu d'une ville encore belle et chargée d'histoire. Par moments, j'avais honte d'avouer ma profession, à l'époque. Quand ils m'ont envoyé en Afrique du Nord, quelques années plus tard, j'ai changé d'attitude. Dans ma situation, je pouvais dénoncer les abus de l'intérieur ; démonter toutes les magouilles immobilières, les faire sortir au grand jour comme des fruits pourris. J'avais le profil du battant, au service d'une société meilleure que j'appelais de mes vœux ; une sorte de Don Quichotte du béton. J'ai payé pour ça, on ne m'a rien pardonné ; le scandale amène le changement mais il se fait dans la douleur.

Dehors j'entends un bruit de moteur, suivi d'un coup d'accélérateur nerveux. Le boucher continue sa tournée. Bientôt, il ne viendra plus. Il n'a pas assez de clients, les villages se dépeuplent petit à petit ; il ne reste plus que des vieux ou des marginaux, comme moi.

Joseph m'aide à retraverser la cour, il fait chaud maintenant et les rayons solaires me font cligner des yeux. J'ai oublié mes lunettes noires sur le bureau, à côté du manuscrit de mon roman. J'avance avec précaution, le gravier jaune crisse sous mes semelles. Arrivé à la porte de la maison, je me tourne vers Pittier qui me regarde, les mains dans les poches de son bleu de travail. Il est inquiet, je le sens. Je lui adresse quelques mots, d'une voix lasse :

« Tiens-moi au courant, j'aimerais connaître la réaction des habitants du village ; j'attends un coup de fil d'Irys, depuis Lausanne. Elle doit me rejoindre demain au plus tard.

– Ouais, on se réjouit de la revoir, ici tout le monde l'aime bien. Elle a du caractère ! »

Bien sûr, je ne lui ai rien dit de notre entreprise. Les gens de Montanieux ne connaissent pas grand-chose de ma vie. Pour eux je suis toujours « Julien », un type sympa qui a beaucoup voyagé, un intello qui écrit des articles dans les journaux. Évidemment, mon engagement contre la centrale de Malville, dix ans auparavant, a fait jaser dans les chaumières, mais plutôt en bien.

Après l'agression et le coup de pistolet qui m'a défiguré, dans le train de Dijon, tout le monde s'est ému. Un coup de pistolet à grenailles, l'arme des voyous. Les gens n'en revenaient pas : ils n'étaient évidemment pas au courant des nombreuses lettres de menaces que je recevais régulièrement depuis mon retour d'Afrique du Nord. Il y